

Préface

# L'ÉTRANGER DANS LA VILLE

## La relation touriste/habitant comme métaphore

Jean-Didier URBAIN

Professeur en Sciences du langage et sémiologie de la culture,  
faculté SHS, université Paris-Descartes (devenue depuis Paris-Cité).  
Docteur en Anthropologie sociale et culturelle.

“L’humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique,  
parfois même du village...”

Claude LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale II*,  
Paris, Librairie Plon, 1973 (1961), chapitre XVII, III, p. 384.

“L’un des problèmes quand on habite un coin pittoresque [...], c’est que  
pendant une bonne partie de l’année, il est envahi par les touristes.  
Mais on ne pouvait pas se plaindre : quiconque sortait de son propre  
village devenait automatiquement un touriste ailleurs.”

M. C. BEATON, *Pour le meilleur et pour le pire, une enquête  
d’Agatha Raisin*, Paris, Albin-Michel, 2017 (1996), p. 150.

Afin de ne pas trop décevoir l’auteur dont elle présente l’ou-  
vrage, une préface se doit de déjouer plusieurs pièges. Le risque de ne  
pas être lue est le premier. La chose n’est pas nouvelle. Mais il n’y a pas  
de remède contre ce péril<sup>1</sup>. Une préface est toujours un défi. Pour le  
relever, elle ne doit pas pour autant céder à la facilité. Le second piège  
est la déclaration d’admiration, non que l’ouvrage en est indigne mais  
que l’emphase a toutes les chances d’être perçue comme un fait de  
complaisance, voire de connivence qui, non contente d’en exclure le  
lecteur, l’enjoint néanmoins à adopter tout de go l’attitude du préfacier.

Une préface n’est donc dans ces conditions ni un dithyrambe  
(exprimant un enthousiasme toujours suspect), ni un éloge (toujours  
un peu funèbre), ni un procès (sauf auteur masochiste ou préfacier

---

1 Théophile Gauthier, dans la préface à son roman *Fortunio*, publié en 1838, écrivait déjà :  
« Depuis longtemps on se récrie sur l’inutilité des préfaces – et pourtant l’on fait toujours  
des préfaces. Il est bien convenu que les lecteurs (pluriel ambitieux) les passent avec soin, ce  
qui paraîtrait une raison valable de n’en pas écrire. »

victimaire), ni un avertissement (sauf à rappeler certains points et faits liant l'ouvrage à une période et/ou des circonstances nécessaires à sa compréhension), ni surtout, et c'est le troisième piège, une introduction ou un préambule, qui viendrait se surajouter à ceux présents dans l'ouvrage. Le piège ultime est la redondance, qui conduit à réduire la préface, même ornée de compliments, au rôle de résumé, de glose ou de commentaire, voire de paraphrase, au risque de s'approprier indûment les propos de l'auteur. Une préface est autre chose encore. Dans la typologie des transtextualités<sup>2</sup>, elle est un paratexte de présentation sans grand rapport avec les synonymes du dictionnaire et ses usages mondains ou scolastiques. Ses mésusages convenus...

La préface occupe une place à part dans la catégorie des textes «à côté». Son rôle n'est ni de louer, ni de condamner, ni d'introduire, ni de récapituler, ni de répéter, ni de fournir un compte rendu, une synthèse ou une note de lecture, voire un mode d'emploi. *Parisiens et Touristes* n'a d'ailleurs besoin d'aucun appui laudatif, ni de suppléments introductifs, commentatifs ou explicatifs. L'ouvrage se suffit à lui-même. Et, en bonne santé, sportive et endurante de surcroît – l'attestent sa longue enquête et l'importance de la marche dans son travail –, l'autrice y a déjà pourvu. Toujours dans l'espoir d'être lue, si cette préface a par conséquent une raison d'être, ce sera pour dire ce que l'ouvrage, au-delà de lui-même, apporte à la pensée anthropologique de son objet. Sa fécondité.

Ce sera donc, en sus de sa propre richesse d'observation et d'analyse, le lieu où se dira ce que cette étude à sa lecture inspire comme ouvertures et mises en perspective. Réflexions, comparaisons, analogies et autres élargissements critiques auxquels convient ses constats et interrogations à propos de la ville, des mouvements qui l'investissent et des rapports humains qui s'y rejouent ou s'y redéfinissent. Ceux-là se développent ici à partir d'un espace singulier : Paris ; d'une mobilité spécifique : le tourisme ; et d'une relation particulière entre un hôte et un visiteur : l'habitant et le touriste. Mais, quoique variante du rite d'accueil de l'étranger, cette relation d'agrément n'en renvoie pas moins à un principe de contact et d'échange fondamental. Celui d'un usage social aussi universel qu'immémorial<sup>3</sup>. Par-delà la particularité de ces circonstances, c'est bien toujours la question du sens de l'usage de l'hospitalité qui est à nouveau posé ici. De sa nature comme de sa fonction et de son but, y compris dans un contexte touristique. Que signifie alors au juste le recours à cet usage, projeté dans ce cadre – un lieu (Paris) et une époque (le début de XXI<sup>e</sup> siècle) – et sous une forme particulière ?

Ethnographie d'une participation habitante au tourisme, sous-titre de l'ouvrage, annonce d'emblée la forme d'hospitalité dont il

<sup>2</sup> GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 9.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage de GOTMAN Anne, *Le sens de l'hospitalité. Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre*, Paris, PUF, 2001.

s'agit. Au cœur de cette recherche, elle est l'objet d'une étude approfondie<sup>4</sup>. Sa différence tient au fait qu'elle est totalement endogène. Initiée par l'autochtone, voire l'indigène, sans médiation externe. Le "sens de l'hospitalité" qu'elle incarne n'est pas professionnel, pas plus que commercial ou institutionnel. Alternative, c'est donc d'une pratique d'accueil et d'accompagnement autogérée du touriste fondée sur le bénévolat et l'amateurisme qu'il s'agit. Sur un certain militantisme citoyen aussi, compte tenu de l'engagement que présuppose un tel usage, altruiste et "spontané", de la balade guidée... Car cette pratique de découverte, adjacente à ses débuts (quasi clandestine), auxiliaire maintenant (intégrée au champ des possibilités exploratoires), et qui se situe explicitement en marge des services officiels de visite du "tourisme classique", est apparue semble-t-il au début des années 1990, à New York, à l'initiative d'une habitante amoureuse de sa *Big Apple* et désireuse de lutter contre l'image négative de violence et d'insécurité associée à sa cité dans les yeux extérieurs, des touristes notamment.

Cet usage philanthropique et prosélyte de l'hospitalité à l'égard de l'étranger, porté par un esprit de partage, de rencontre, d'initiation du touriste à la réalité locale, à l'exploration d'un quotidien, et somme toute, correction faite, à la conversion du visiteur à la vision du monde du visité, s'est répandu et étendu depuis. Ce modèle d'accueil, désormais international, est non réductible à un pays ou à un type de lieu. Et son concept ne l'est pas davantage à la lutte qui fut à l'origine de l'invention de cet accueil gratuit des visiteurs. Le concept s'est élargi et le but du mouvement des *greeters*<sup>5</sup>, notamment, ne se réduit plus aux motifs de son combat fondateur. D'où la question à nouveau posée du sens de cet accueil. Des connotations d'un usage de l'hospitalité devenu à présent bien plus complexe. Polysémique, multifonction et divers dans ses fins, voire polémique par principe et équivoque dans ses enjeux au regard d'un contexte culturellement, socialement et politiquement tendu, qui prête désormais à une contestation certaine. Une "résistance", comme le dit Marine Loisy, dont la lutte contre une représentation de New York n'épuise pas le sens. C'est qu'il ne s'agit plus seulement de corriger la mauvaise image d'une ville...

## L'HABITANT, LE TOURISTE ET L'ETHNOGRAPHE

À Paris comme ailleurs, cette pratique a toujours valeur de métaphore en ce qu'elle met en scène, une fois de plus, l'épisode "éternel" du contact avec l'indigène: de sa prime rencontre, puis de l'échange et

<sup>4</sup> Dans la seconde partie de l'ouvrage.

<sup>5</sup> Et autres associations, assurant au fond la même fonction médiatrice non professionnelle... Le concept viendrait de Lynn Brooks, en 1992, qui en aurait eu l'idée pour les raisons de mauvaise image de New York déjà évoquées. La charte des *greeters* stipule leur bénévolat, leur gratuité, leur accueil individuel ou en groupe de six personnes maximum, sans discrimination aucune, leur engagement dans un tourisme durable et l'échange interculturel en vue d'un monde meilleur... Cf. *France Mutuelle Magazine*, 1<sup>er</sup> trimestre 2023, n° 175, p. 142.

du lien qui se noue entre un étranger curieux et un autochtone médiateur. Épisode de la réception de l'un par l'autre, et de l'autre par l'un, tant au sens de le recevoir que de le percevoir. Mais autrement. En étant au plus proche l'un de l'autre. Du moins sans trop de filtres, marchands et autres truchements ou artifices s'interposant dans la médiation, on l'aura compris. Proche selon un mode initiatique qui transforme aussi bien l'interaction entre guide et voyageur que leur rapport au monde, habité par l'un et visité par l'autre. Monde familier et défendu par le premier. Inconnu et exploré par le second. Mais dès lors défense de quoi? Et exploration de quoi? Pourquoi? Un triangle problématique de protagonistes d'un autre genre se dessine ici. Qui est qui dans cette affaire d'accueil et de découverte directe?

L'option participative à l'origine de cette mise en tourisme de la ville: de sa découverte par immersion, dans la proximité et la connivence empathique d'un guide et autres médiations internes donnant lieu à une exploration intégrée à l'ordinaire et à l'immédiat, n'est pas sans effets heuristiques, éthiques et même épistémologiques. Qui est qui dans le cadre de ce dispositif cognitif parallèle? L'habitant, se faisant ethnographe sensible de son lieu de vie présent ou passé, dont il se fait la mémoire vive et narrative au titre de guide, se fait aussi et du même coup l'informateur privilégié d'un touriste devenu ethnographe à son tour. Et Marine Loisy, ethnographe elle aussi, qui est-elle dans tout cela? Dans ce cercle des curiosités? Une méta-ethnographe observant l'ethnographie des autres? La médiation interne de ce tourisme participatif provoque une mise en abyme qui fait davantage que relativiser les rôles: elle les redistribue et les transforme. Tout le monde est ethnographe dans cet univers. Et tout le monde est touriste, au fond. C'est là un effet et une leçon de relativisme nécessaire à la compréhension du phénomène. Comme l'a écrit l'écrivain-voyageur Jacques Meunier, ethnologue lui-même, à propos des ethnologues: "Que sont-ils, après tout, que des touristes décentrés et subventionnés<sup>6</sup>?" C'est bien sur la base de ce constat de porosité: de perméabilité et d'interchangeabilité des usages et des rôles, que peut se repenser, outre la "volonté de savoir" de tout un chacun, l'évolution des attitudes et des comportements touristiques. Leurs nouveaux horizons. Leurs significations nouvelles. Leurs projets et leurs statuts revisités.

S'il s'agit toujours de l'accueil de l'autre: de sa réception, de son information et de son orientation par un hôte dans un monde inconnu, les modalités de cet accueil, sa logistique et sa perspective ont changé, tant dans la forme que dans l'esprit, avec un hôte amateur, son offre et ses motifs propres. Si bien que cette hospitalité modifiée se situe pour de bon à l'écart, voire potentiellement contre

6 MEUNIER Jacques, *Voyages sans alibi*, Paris, Flammarion, 1994, p. 11. D'ailleurs, qu'on s'en souvienne, Marc AUGÉ, avec sa caméra, trouve avantage à se faire passer pour un touriste dans « Un ethnologue à Disneyland », in *L'impossible voyage. Le tourisme et ses images*, Paris, Rivages, 1997, p. 24.

les protocoles d'un accueil touristique "classique", aux motifs homologués et validés, avec ses guides attitrés et patentés, et leurs sites et circuits officiels pédagogiquement prescripteurs : sélectifs en matière de présentation des lieux, de découverte, d'exploration, et même, au-delà, en matière de résidence. Si certains touristes se contentent de cette approche panoramique, "*main stream*", à l'espace et au temps bien ordonnés, qui est celle du point de vue d'Icare, d'autres pas<sup>7</sup>. Ils préfèrent le point de vue de Dédale ou de Thésée : l'expérimental, voire l'interstitiel, aux rituels collectifs et convenus du "tourisme initial"<sup>8</sup>...

Qu'est-ce à dire ? Que si l'hôte a changé – cet habitant s'emparant d'un rôle initialement dévolu à un professionnel (d'ailleurs habitant lui-même du lieu visité) –, le visiteur (et ses désirs) a lui aussi changé en y recourant. Changement de statut, l'un et l'autre sont devenus dans le cadre de ce tourisme alternatif des acteurs libres. Des agents. Et non de ces patients, voués ici, quand ils sont habitants, à n'être que des figurants, des silhouettes, des accessoires animés du décor, voire des personnages, la pire des versions relevant comme on sait de la mise en scène folklorique. Et qui sont voués là, quand ils sont touristes, à être des spectateurs canalisés et manipulés, placés et déplacés d'un point de vue à un autre, tenus à distance respectable des réalités locales, pour admirer, souvent de leur plein gré (le public étant peu regardant, c'est le cas de le dire), les fantômes aménagés du pittoresque et autres revenants de l'authentique. Qui sont-ils ? Généralement au nom de leur embellissement, de la sauvegarde du patrimoine et maintenant de l'écologie, des villes (mais d'autres lieux et sites tout pareillement) restaurées et arborées, artificialisées au nom de la culture mais de la nature aussi (!), qui invitent à un voyage dans une hyperréalité<sup>9</sup>. Un univers urbain touristiquement si lifté qu'il est en somme tout proche du concept des "villages Potemkine", aménagés en Crimée lors de la visite de l'impératrice Catherine II en 1787. Il suffit d'y ajouter quelques feux d'artifice. Ils se nomment aujourd'hui "événements" : fêtes, foires ou festivals *ex nihilo* feront l'affaire, et on y est. On va y revenir...

## LE CONCEPT DE "TOURISME INTIME" : L'IDÉE ET LE PHÉNOMÈNE.

Dans cet environnement, la question porte donc sur le sens de cette pratique décalée. Décentrée. Proprement hors des normes. En rupture

7 La métaphore est empruntée à CERTEAU Michel de, « Pratiques d'espaces. La ville métaphorique », in *Ville panique, Traverses*, n° 9, Paris, Éditions de Minuit/CCI Georges Pompidou, 1977.

8 Ces trois types d'usage touristique du voyage sont distingués et définis dans URBAIN Jean-Didier, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Payot, 2016, chapitre xv (Plon, 1991).

9 En référence à Eco Umberto, *La guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985, partie I : « Voyage dans l'hyperréalité ».

avec ladite “culture de masse”. Revenons à nos moutons. La question porte, outre sur l’apparition de cette pratique, sur son développement, son succès, son extension, sa pertinence et ses implications. Ses effets et conséquences. Sa valeur de symptôme, qui ne vaut qu’une fois que le syndrome auquel il appartient est identifié. “Hors des sentiers battus”, dans le contexte d’un tourisme international mondialisé et massifié, proposé à un visiteur, dont on peut bien deviner l’intérêt pour un tourisme “infiltré” en quête d’authentique : l’attrait du secret, de l’envers du décor, de l’invisible, de la vérité sociale cachée derrière la vie publique, etc., on peut en revanche s’interroger sur l’intérêt du visité, dont on comprend moins les raisons de satisfaire cet attrait indiscret du visiteur. Quand “le local passe devant le professionnel”, comme dit Marine Loisy, quel est au juste l’enjeu d’une telle inversion des pouvoirs ? De ce dévoilement de soi ? Car cette démarche et ce changement de statut vont bien au-delà de la visite confidentielle (entre initiés) ou de la correction d’image (entre militants)...

La “balade guidée amateur”, qui plonge le visiteur dans l’univers quotidien d’un indigène converti en cicérone bénévole, n’est elle-même qu’un symptôme parmi d’autres participant tous d’un plus vaste syndrome. Autrement dit d’une tendance. Laquelle ? En dépit de l’inévitable mercantilisme récupérateur du tourisme “classique”, toujours à l’affût et prêt à absorber les formes et façons innovantes de voyager, il semble bien (exprimant le désir de le déborder, de le contourner, de s’en passer en quelque manière) que ce tourisme alternatif, où “le local passe avant le professionnel”, manifeste un courant contestataire vis-à-vis d’un modèle partiellement caricaturé et réducteur, tant dans le domaine de l’exploration (contre le principe du guide traditionnel, la pédagogie académique de ses visites ou la grégarité moutonnaire de ses déambulations collectives) que dans celui de l’hébergement (contre l’hôtellerie, la pension de famille ou la location contrainte “à l’ancienne”). Avec le locatif intégré à l’habitat local, style Airbnb (et en dépit des critiques légitimes qui lui sont faites concernant ses impacts négatifs sur l’immobilier) ou chez l’habitant, notamment avec le recours au troc résidentiel<sup>10</sup> ou au *couch-surfing*, se dessine en effet un dispositif d’accueil, de découverte et de séjour dont les formes et usages apparaissent comme autant de signes qui, en provenance de la même idée et convergeant vers le même modèle d’expérience, semblent relever d’un seul mouvement. D’un courant de sensibilités et de mentalités commun. Ou, à tout le moins, d’un projet, d’un geste ou d’une intention en rupture avec les conventions du système touristique professionnel, tant en ce qui concerne ses objets : ses attractions, patrimoines et autres curiosités, que ses pratiques : ses façons de faire, de voir, de circuler ou d’habiter.

De même dans le domaine de la restauration, avec par exemple ce concept qui consiste à pénétrer et partager le temps d'une soirée le mode de vie d'un ménage ou d'une famille lors d'un repas à domicile, dans le cadre d'un "tourisme intime", qui est ici celui d'une expérience de commensalité et de la découverte de rites alimentaires domestiques, authentiquement autochtones. C'est ainsi que la sociologue Paula Bialski a nommé ce tourisme de réseau<sup>11</sup>, signe parmi d'autres, lui aussi, d'une évolution touristique tournée vers des intérieurs habituellement "hors système". D'aucuns pourraient considérer que, au-delà de l'hospitalité, il y a là un empiètement discutable. Une intrusion de la sphère privée par le monde public. La reconduction au fond d'un vieux fantasme associé au tourisme depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, qui est celui de l'invasion, du vol et du viol de l'autre. De l'hôte. De l'ailleurs et de l'étranger, que nous sommes tous aux yeux de quelqu'un d'autre. Pour tout intrus. Sauf qu'ici il y a un consentement, une intention de bienvenue et même un volontariat social, prosélyte et militant, à l'origine de cette mutation symptomatique des usages d'accueil, tant du côté du visité que du visiteur. Les conséquences de cette mutation sont qu'elle déplace la frontière culturelle entre le visible et l'invisible. Elle est révélatrice d'un désir de modification de relation à l'autre au sein de l'expérience voyageuse et de la réception de l'étranger. Un peu comme ont pu l'être les modifications de seuil séparant la pudeur de l'exhibitionnisme ou de l'obscénité en d'autres temps<sup>12</sup>.

De prestataire à ami, la remise en cause de la frontière, établie par le tourisme professionnel et modifiée par le tourisme amateur, devient ici troublante, avec d'une part, côté visiteurs (on l'a vu), la réduction de l'écart entre approche ethnographique et approche touristique ; et, d'autre part, celui qui sépare, outre le guide titulaire du *greeter* bénévole, l'hôtelier de l'hébergeur ou encore le restaurateur du convive. Il y a là un contrepoint systématique qui fait signe, exprimant un autre projet et une autre attente, tant au plan de la découverte des lieux que de la relation sociale entre acteurs impliqués. Un autre attrait, pour un tourisme immersif, qui se situe en marge des hôtels recommandés, des restaurants conseillés, des bateaux-mouches, des Paris-bus et autres itinéraires fléchés prescrivant les lieux et circuits d'un tourisme initial, même quand ils sont visités et parcourus en calèche, en 2CV et autres taxis à pédales.

Bref, là où le tourisme "classique" investit la face la plus visible de la ville, son côté ostensible, cet autre tourisme s'attache à pénétrer au contraire son "côté obscur" : la face cachée ou ignorée de la cité, la vie des quartiers, le quotidien de l'habitant, sa sociabilité ordinaire, ses

11 BIALSKI Paula, *Intimate tourism. Enquête dans un réseau d'hospitalité*, Limoges, Éditions Solilang, 2009.

12 Voir à ce sujet le formidable ouvrage de BOLOGNE Jean-Claude, *Histoire de la pudeur*, Paris, Olivier Orban, 1986. Réédité en poche chez Hachette, coll. « Pluriel ».

coulisses et son “arrière-scène” (comme dit Marine Loisy), et même sa maison, son espace privé. Cet autre tourisme s’étend ainsi jusqu’à l’intime. Du moins jusqu’à l’extime, qui est cette partie de soi, du chez-soi, de son intimité, de sa vie intérieure jugée montrable aussi, selon les “gens” et les époques. Cet extime est un univers ultime, des confins en quelque sorte, dont l’élargissement, l’apparition dans le visible, leur vision mais aussi leur accessibilité touristiques, ont semble-t-il été accélérés par Internet et les réseaux sociaux<sup>13</sup>.

Cette dernière extension du territoire explorable, envisageable dans le cadre de cet autre tourisme, interroge. Elle repose une fois de plus la question des causes outre de son essor, de son sens. De la signification du développement d’une telle pratique touristique, en quête de marges sociales et culturelles faites de réalités oubliées, de curiosités invisibles, d’intimités méconnues et même de secrets. Il est temps, avant que cette préface ne devienne un essai dans l’essai, de se demander ce que sont les fonctions de ce tourisme-là, promu par les habitants de la destination à l’écart de sa promotion officielle ? Quel est donc son sens au juste ? Et pourquoi advient-il ?

Outre qu’il distingue, en proposant un mode exploratoire original conférant à celui qui en use un prestige d’explorateur urbain, on a vu qu’une des premières fonctions, à l’origine de ce tourisme participatif et engagé, est de corriger une image. De dissiper une mauvaise réputation. Mais cette orthopédie iconique de la ville par le bénévolat citoyen n’est plus vraiment d’actualité. Une autre fonction s’est imposée, qui n’est pas que de simple réhabilitation, ni même heuristique seulement.

## D’UN SURNOMBRE À L’ORIGINE : LE SURTOURISME

Pour répondre à ces questions, encore faut-il pour finir, ressaisir ce tourisme alternatif dans un contexte plus général. Pour l’instant, on s’est contenté d’opposer ce tourisme à un autre, dit “classique”, pour souligner sa différence à l’aide d’oppositions simples : amateur/professionnel, bénévole/marchand, groupusculaire/de masse, interstitiel/initial, ethnographique/panoramique, Dédale/Icare, etc. Mais il y a plus...

Un spectre hante le monde du voyage et des vacances : le spectre du “surtourisme”. Le tourisme “classique” s’est fait monstre. Et c’est dans le cadre de cette inquiétude que la recherche de Marine Loisy a commencé. Elle s’est élaborée, développée et réalisée avec ce phénomène intra- et international en ligne de mire. Une évolution des usages du voyage de loisir qui voit nombre d’espaces, lieux et territoires, touchés et menacés par une surfréquentation vacancière

non seulement inédite mais outrancière. Altérant la vie locale des cités et des régions, cet excès inquiète et impacte désormais, outre la viabilité matérielle et humaine des destinations, leur gouvernance. Leur réalité environnementale, patrimoniale et logistique, d'une part. Leurs réalités sociale, psychologique et quotidienne, d'autre part. Mais leur gestion politique aussi, avec ses projets et ses choix, ses partis pris et ses idées reçues...

On ne reviendra pas sur le phénomène surtouristique, qui frappe inégalement villes et régions. Il est au demeurant fort bien évoqué dans l'ouvrage<sup>14</sup>. Mais c'est bien en face de lui, en vis-à-vis de son énormité et de sa gestion par les politiques locales, que le tourisme participatif prend tout son sens. Toute sa raison d'exister et sa valeur de symptôme. C'est que ce tourisme, au nombre de ses fonctions diverses, et outre celles de distinguer celui qui y a recours ou de contribuer à la correction d'une mauvaise image, remplit également ces autres. Face au tourisme de masse, il rend accessible une réalité inatteignable avec le tourisme "classique", étant un tourisme de la proximité, du contact et du détail, qui n'a pas sa place dans l'idéologie "*main stream*" et précipitée d'un tourisme panoramique. Corrélativement, il permet bien sûr aussi à qui pratique ce tourisme interstitiel de se soustraire au surnombre des mobilités de masse.

Mais il y a plus encore, du point de vue non du touriste mais de l'habitant, qui est celui, central, de cet ouvrage. Ce tourisme développé par l'autochtone, par sa participation à l'accueil, est bien une résistance face à un tourisme marchand et industriel, non seulement parce qu'il propose une meilleure exploration, approfondie, d'un univers : son monde, mais parce qu'il s'oppose à un tourisme qui tend à menacer, outre l'identité des lieux qu'il investit, en altérant des réalités locales transformées par son affluence, leur existence même ! Il ne s'agit donc plus ici, par ce tourisme alternatif de résistance de préserver seulement une réalité mais bien de la sauver. On renverra ici à ce propos le lecteur à l'édifiant témoignage de Max et Léo, au chapitre VII de l'ouvrage, où l'on voit qu'il ne s'agit plus seulement de protéger mais de soustraire pour ces Parisiens une ville d'un possible néant par le déni politique de sa vérité...

On a alors l'impression que depuis la réflexion de Roland Barthes sur le *Guide Bleu* dans les années cinquante, où il dénonçait déjà la réduction touristique mortifère des pays ou des villes à une collection de monuments et de défunts célèbres : le triomphe des fantômes et des revenants à l'instant évoqués, au mépris de la vie, donc des habitants – et d'ailleurs Paris, comme Venise, ne se dépeuplent-elles pas ? –, que rien n'a changé sous le soleil<sup>15</sup>... Grande alors est la tentation d'adhérer au pessimisme d'un Philippe Muray, quand il écrit que le touriste est "le seul individu qui, dans une ville,

<sup>14</sup> Notamment dans sa première partie, au chapitre III.

<sup>15</sup> BARTHES Roland, « Le Guide bleu », in *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

croit qu'il y a encore quelque chose à voir" alors qu'"à Madrid, à Hong Kong, à Paris, au Caire, à Shanghai ou en Polynésie, il est nécessairement environné de naturels qui ne peuvent pas ignorer, eux, que tout est terminé, qu'ils habitent des répliques ridicules, ou des faux notoires, et qu'ils n'en sont, par-dessus le marché, que les résidents très précaires<sup>16</sup>"...

Fort heureusement, Marine Loisy, avec cette recherche et sa philosophie de la marche, nous invite à résister à cette désespérance et à penser le contraire.

Paris, 31 janvier 2024